



HAL
open science

Syndrome muséal au Quai Branly

Abdelmajid Arrif

► **To cite this version:**

| Abdelmajid Arrif. Syndrome muséal au Quai Branly. 2019. hal-03268676

HAL Id: hal-03268676

<https://hal.science/hal-03268676>

Submitted on 25 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

collection
graphiques

*Syndrome
muséal
au Quai Branly*
Abdelmajid Arrif

2019



Photographie de couverture :
Mélanésie (Collection Musée du Quai Branly) © Abdelmajid Arrif

Collection Graphiques © Abdelmajid Arrif - 2019.

Abdelmajid Arrif

Syndrome muséal au Quai Branly¹

Des lettres blanches, composant mots épars ou agglutinés, s'écoulent sous mes pieds qui remontent le sombre de ce sas. Un flot qui forme rivière de mots orphelins ou entremêlés qui se recouvrent de densité pour illuminer de leur blanc éclatant ce couloir écrasant. Ils dessinent à mon cheminement en zigzag une chorégraphie faite d'étonnements, de recherche de sens à cet écoulement sémantique. J'atteins la source de cette eau blanche qui sous une porte noire fermée laisse s'écouler ces lettres. Au-delà, le noir domine et renforce l'effet de dramatisation de la scénographie soignée pour théâtraliser l'entrée dans ce musée : un seuil ménageant le passage entre l'espace d'accueil noyé de lumière et l'entrée dans le horm (espace sacré) de la mise en exposition des collections du Musée du Quai Branly.

1. Au sens de syndrome de Stendhal.

Dans l'embrasure qui perce ce transit, des figures étranges surgissent accentuant ma curiosité.

Me voici enfin face à la galerie océane (Océanie) où des ombres, des points lumineux stellaires, des figures encore informes à ma vue, des volumes majestueux, des yeux qui se détachent et percent mon regard... me font face.

J'ai le souffle coupé, la respiration lente, les sens qui battent la chamade. Ça se bouscule dans ma tête, des images s'entrechoquent, celles du déjà vu ou que je crois avoir vues et celles qui s'offrent, là, à mon regard.

L'effet dramatique est ostentatoirement recherché et le sombre des vitrines les annihile et rend de loin la transparence de la présence suspendue de ces êtres en exposition. Une musique, en guise de douche sonore, renforce cette ambiance sous le signe de chants funéraires.

Je suis là, debout, et je dois me confronter à ces présences dans l'ignorance qui me sauve et m'ouvre à l'intelligence de l'émotion. Nous sommes deux orphelins, eux et moi, faisant face et nous devons dialoguer, communiquer par-delà les signes essaimés dans des cartels qui ne sont d'aucun recours, si ce n'est signaler un point géographique et du sens indiciel, terriblement pauvre. Peut-il en être autrement ?

Ces objets de collectes qui atterrissent ici en ce sarcophage au bord de La Seine me crient leur vie à travers les traces apparentes des mains qui les ont forgés. Une tracéologie de la création. J'imagine les gestes, le cercle autour, les rites, les chants, le murmure des secrets et des interdictions rituelles, les corps qui s'en sont (em) parés, les danses qui les ont animés, les maisons d'hommes qui les ont abrités...

Mon ignorance se nourrit d'imagination et d'émotions arrachées par ces regards si vivants, martiaux, goguenards ou tristes.

Ils me regardent dans toutes les acceptions de ces mots !

Je ne peux tout le long de ma « visite » m'empêcher de ressasser ce sentiment : nous sommes orphelins à nous-mêmes. Quel dialogue établir entre un orphelin de sens et ces êtres-objets orphelins de contexte et d'êtres avec qui ils ont partagé commerce de langues, de rites, d'usages, de murmures, d'intimité collective.

Je suis envahi de la beauté et du mystère qui les enveloppe. Je reste figé devant chaque masque, crâne, sculpture, objet rituel... dans un temps suspendu. Je pourrais passer des heures et des heures devant chaque œil qui me regarde, me pénètre d'interrogations et voyager en mon for intérieur pour inventer récit et langage pour oser un dialogue. La beauté me subjugué en ces points de détail, en ses pigments, ses entailles, ses formes, ses géométries, ses matières, son inachevé, les apparences de la fabrique, ses percussions, ponçage... Toute une matérialité chargée d'âmes si proche du geste qui l'a forgée, travaillée et y a déposé récits, mythes, angoisses, fiertés guerrières, rites en passages, dialogue avec ses ailleurs, ses spectres et ses doubles.

Cette émotion est redoublée d'un sentiment permanent qui ne me quittera point, encore maintenant en cette tentative de transcrire ici notre rencontre. Un sentiment trouble sous le signe de la violence, de l'arrachement, de l'exil de ses artefacts mis en vitrines, éclairés sous leurs plus beaux atours et profils, entourés de mille soins muséographiques et théâtraux.

Les cartels dans l'économie des signes ravivent au creux de l'interligne, tout en discrétion, cette violence qui a arraché ces objets à leur être en société. Se sont-ils vraiment anoblis du masque des arts qu'on leur a réinventés en guise d'insignes en leur nouveau lieu d'exil, Capital, Impérial ?

De quels arrachements, négociations, bargaining, rapt et spoliation, collecte – le mot est terriblement doux ! – en sont les fantômes ? De quel pouvoir redoublé de volonté de savoir sont-ils le palimpseste ?

Le «Plateau des collections» de l’Océanie, de l’Afrique et de l’Asie charrie le sublime en rivières pourpre-sang. Je ne peux me départir de ce trouble et de cette ambivalence. Quel sens artistique ou culturel ce crâne serti d’attentions peut-il avoir ? Le requalifier n’est-ce pas lui redoubler sa mort et aliéner sa corporéité qui a accueilli souffle de vies. En faire un alien ?

«Mélanésie : Papouasie-Nouvelle-Guinée

Prestige : ancêtres

En Mélanésie, la préservation de crânes d’ancêtres ou d’ennemis érigés en trophée était fréquente. Ceux des défunts remarquables étaient conservés dans la “maison des hommes”. Leurs traits étaient remodelés puis parés de peintures et d’ornements. Exposés lors des rituels, ces crânes assuraient la protection des hommes et la fertilité de la nature.» (Cartel, Musée Quai Branly).

Quelle impérieuse nécessité a gouverné le geste qui a arraché ces crânes à la Maison des hommes, à rendre ces derniers orphelins de généalogie et soustraire les ancêtres à une descendance ?

Serait-ce le prestige du trophée, crânes d’ancêtres ou d’ennemis, ramené au centre de l’Empire pour signer puissance et possession.

Je me dis alors dans un cri sourd, intérieur : que font-ils encore là ? Quelle incessante raison les arrime encore au bord du Quai Branly dans cette géographie parisienne si particulière, parsemée de traces sédimentées des Temps de l’exploration, de la conquête, de la colonisation, de l’impérialisme. Trocadéro, Musée de l’homme, lieux d’exposition universelle des ethnos en cette polis...

L’ambiance clair-obscur du musée s’assombrit de ses restes humains, humains avant d’être artefacts ou objets d’exposition.

La question de la restitution², réactivée récemment en France, et de la rapatriation s'incarne d'un coup, ici, sous mes yeux obnubilés par ses crânes et abasourdis par ces cartels.

Il est déjà 18 h 30 et une voix microphonique se rappelle à mes errements ici pour rappeler l'heure de fermeture à 19 h. Cela fait plus d'une heure trente que je suis ici et je n'ai pas encore vu la partie africaine de ce « Plateau exquis de collections » qui a motivé ma présence.

Je suis bousculé et j'ai du mal à me résoudre à quitter l'Océanie. Je voulais voir ici quelques pièces marocaines. Le gardien m'en indique la direction et je presse le pas, passant devant tant d'objets qui appellent mon attention. Je traverse l'Inde, puis la Jordanie et l'Égypte au grand galop et les poteries kabyles que j'aperçois m'annoncent l'aire culturelle de proximité. Je reconnais ses poteries déjà vues en reproduction dans des articles ou des bases de données virtuelles. La Tunisie s'annonce en quelques pièces de costumes de prestige. Le Maghreb semble exotique à ce plateau de collections et sa généalogie d'acquisition doit sûrement expliquer sa pauvreté en échantillons de cette civilisation. Enfin ! le Maroc s'annonce de quelques vitrines fermées sur des bijoux, quelques poteries, deux manuscrits et quelques graphies... L'ultime pièce de ma visite, avant que je ne sente l'ombre du gardien derrière moi, est cette chambre couverte de six magnifiques tapis (zrabi). Un paysage de signes familier, mais singulier. Mes yeux dessinaient des coupes, des recadrages où je voyais, à tort ?, l'inspiration picturale d'un Jilali Gharbaoui, par exemple.

Sous l'injonction du vigile, je rebrousse chemin et découvre en décalé une vitrine consacrée à Bou Jloud et à quelques poupées et masques marocains que le cartel inscrit au chapitre des rituels agraires.

2. Felwine Sarr et Bénédicte Savoy, *Rapport sur la restitution du patrimoine culturel africain. Vers une nouvelle éthique relationnelle*, n° 2018-26, Paris, novembre 2018.



La voie féminine injonctive lointaine m'arrache violemment à cet univers auquel je me suis attaché et avec qui je me suis initié à quelques brouillons de dialogues, qui a creusé en moi tant et tant de questions, qui a eu la puissance d'affleurer des émotions inédites et le sentiment de la compagnie non d'artefacts, mais d'êtres et surtout de leur ombre portée, exilés loin de leur territoire d'intimité collective, aux yeux perçants qui m'intimident.

Sorti à la lumière crue, je cherche où poser mon fondement pour reposer ce corps éprouvé de stations. Mon regard croise la boutique du Musée et les artefacts, livres, catalogues, cartes postales, bijoux, jouets, réinterprétations d'objets artisanaux... offerts à la vente.

Je finis par quitter ce lieu et lève la tête pour apercevoir la Tour Eiffel poussant au-dessus des toits des demeures bourgeoises du



quartier. Tournant ma tête à droite, mes yeux dessinent le cadre de ma dernière prise photographique : un rectangle avec au sommet, inscrit en lettres capitales, le mot BOUTIQUE sur une vitre recouverte de bois gris avec une embrasure laissant apparaître un carré du rayonnage de livres composé des dos carrés et de la couverture de Tristes tropiques de Lévi-Strauss.

Il me revient les premiers mots de ce livre : « Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. » Serait-ce une coquetterie de l'ethnologue qui essaie de toujours sauver son âme des démons et spectres qui habitent son terrain ?

Tristes tropiques en ses rives parisiennes du monde !

Paris, 30 mai 2019



Adelmajid Arrif

*Syndrome muséal
au Qui Branly*

Collection Graphiques - 2019